

—Garde, garde ta fille, Rieul ! Pour moi, au moment où je venais de retrouver la mienne, je la perds une seconde fois. Oh ! je suis maudit !

A ces mots, le vieillard tomba privé de tout sentiment dans un fauteuil. M. de Clermont l'examina quelques secondes avec une pitié douloureuse. L'état de faiblesse où il était tombé pouvait être dangereux, et le chevalier, ne voyant venir personne, s'élança hors de l'appartement pour se mettre à la recherche d'Antoine, qui seul avait le privilège de servir le comte.

En traversant la bibliothèque, il rencontra en effet le vieux valet de chambre, qui semblait tout surpris de voir M. de Clermont en cet endroit.

—Antoine, lui dit-il rapidement, hâtez-vous, votre maître a besoin de prompts secours !

—Je n'ai pas de peine à le croire, monsieur, répondit le domestique avec une expression de haine profonde ; c'est toujours ainsi chaque fois qu'il vous a vu.

—Insolent ! dit le chevalier avec colère.

Mais il reprit au même instant sur un ton différent :

—Avez-vous exécuté les ordres de M. de Sivry relativement....

—Je n'ai de comptes à rendre qu'à lui, répliqua le vieux domestique d'un ton sec en se dirigeant vers le cabinet.

Les circonstances étaient trop pressantes pour que le chevalier insistât ; aussi, abandonnant le comte à ses soins, il traversa rapidement la galerie des tableaux, descendit le grand escalier et arriva dans le salon, où il espérait trouver la comtesse.

Mme de Sivry était là, en effet, à côté de sa fille et entourée de presque tous les étrangers qui habitaient le château. Une grande inquiétude semblait régner dans cette assemblée au moment où le chevalier entra. Hernance était tout en larmes ; la comtesse tenait à la main une lettre encore cachetée et interrogeait avec intérêt un domestique qui était à quelques pas d'elle.

—Eh bien ! eh bien ! où est-elle ? demanda M. de Clermont sans songer combien son trouble pouvait paraître extraordinaire en ce moment. J'espère qu'on ne l'aura pas laissé partir ?

Tous les regards se tournèrent vers lui avec étonnement.

—Vous oubliez, chevalier, dit la comtesse, que personne n'avait le droit de la retenir ici de force.

—Elle est donc partie ?

—Oui ; seule, à pied, après avoir trompé notre surveillance elle n'a pas même attendu

que, selon l'ordre de M. de Sivry, la calèche eût été disposée pour la conduire à la ville voisine.

L'instinct de l'homme du monde, l'habitude continuelle de la dissimulation, purent seuls arrêter sur les lèvres du chevalier une exclamation de désespoir qui l'eût trahi tout-à-fait. Cependant il demanda d'une voix entrecoupée :

—Et... sait-on où elle est allée ?

—Je l'ignore. Seulement on a trouvé sur la table de sa chambre cette lettre à votre adresse.

En même temps la comtesse lui présenta le papier qu'elle tenait à la main. Le chevalier l'ouvrit en tremblant. Cette lettre en contenait une seconde destinée au notaire de Paris qui devait la transmettre au protecteur inconnu de Clotilde. Dans celle qui lui était nominativement adressée, M. de Clermont lut rapidement ces mots :

“ Je n'attendrai pas qu'on me chasse. Cette dernière humiliation : mis le comble à mes souffrances. Vous, monsieur, qui êtes le seul ami que j'aie trouvé au château de Sivry, je vous charge de faire remettre à son adresse la lettre ci-jointe. Elle est pour ce parent mystérieux qui a paru jusqu'ici prendre un véritable intérêt à mon sort. Vous et lui, monsieur le chevalier, ne soyez pas trop sévères pour la pauvre

“ CLOTILDE.”

Le chevalier, de plus en plus effrayé, ouvrit la seconde lettre, qui, nous le savons maintenant, devait lui revenir plus tard, et à peine en eut-il parcouru rapidement quelques lignes qu'il s'écria hors de lui.

—Elle est perdue ! elle a conçu sans doute quelque projet désespéré ! Il faut que j'aie à son secours !

Cependant, dans cet affreux moment, il eut assez de présence d'esprit pour s'apercevoir que tous les yeux étaient encore fixés sur lui et que chacune de ses paroles était recueillie pour servir plus tard de thème aux commentaires méchants de quelques-uns des assistants. Aussi chercha-t-il à déguiser son trouble et son effroi, et il dit avec plus de calme, pour donner le change aux curieux :

—Après tout, j'ai fait ce que j'ai pu pour remplir les intentions de M. le comte, et si cette demoiselle a voulu partir à toute force....

—Y comprenez-vous quelque chose ? demanda Mme Monteil à voix basse, en poussant du coude son voisin.

La comtesse sembla prendre en pitié les angoisses du chevalier.

—Monsieur, dit-elle à demi-voix, je ne sais